Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 19 (1890)

Heft: 9

Artikel: Inauguration de la statue de Pestalozzi

Autor: Ruffy

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1039822

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

INAUGURATION DE LA STATUE DE PESTALOZZI

Nous reproduisons le discours de M. Ruffy, conseiller d'Etat vaudois. Ce discours substantiel et éloquent résume bien la vie et les principes du grand pédagogue :

Il y a bientôt un siècle, un homme disait : « Un jour, lorsque nos temps seront passés, lorsque après un demi siècle une nouvelle génération nous aura remplacés, lorsque l'Europe sera tellement menacée par la répétition des mêmes fautes, par la misère croissante du peuple et par ses dures conséquences, que tous les appuis sociaux en seront ébranlés, alors, oh! alors peut-être, on accueillera les leçons de mes expériences, et les plus éclairés en viendront enfin à comprendre que ce n'est qu'en ennoblissant les hommes qu'on peut mettre des limites à la misère et aux fermentations des peuples ainsi qu'aux abus du despotisme, de la part soit des princes, soit de la multitude.

Cet homme était Pestalozzi.

Sa prophétie s'est accomplie.

Son œuvre, qu'on avait un moment pu croire morte, est aujourd'hui plus vivante que jamais. Ils sont innombrables ceux qui se disent

---

des plantes, des pierres, des métaux; quelques plantes alimentaires et industrielles; pierres et métaux d'usage ordinaire.

L'air, l'eau (vapeur, nuage, pluie, neige, glace).

Petites leçons de choses, toujours avec les objets mis sous les yeux et dans les mains des enfants.

Exercices et entretiens familiers ayant pour but de faire acquérir aux enfants les premiers éléments des connaissances usuelles (la droite et la gauche; noms des jours et des mois; distinction d'animaux, de métaux, de minéraux; les saisons) et surtout, de les amener à regarder, à observer, à comparer, à questionner et à retenir.

Pour l'ordre à suivre dans les leçons, on essayera de combiner, toutes les fois qu'on le pourra, en les rattachant à un même objet, la leçon de choses, le dessin, la leçon morale, les jeux et les chants, de manière que l'unité d'impression de ces diverses formes d'enseignement laisse une trace plus durable dans l'esprit et le cœur des enfants. On s'efforcera de régler, autant que possible, l'ordre des leçons par l'ordre des saisons, afin que la nature même fournisse les objets de ces leçons et que l'enfant contracte ainsi l'habitude d'observer, de comparer et de juger.

Cours élémentaire. — Leçons de choses graduées (l'homme, les animaux, les végétaux, les minéraux); observation d'objets et de phénomènes usuels avec des explications simples.

Notions sommaires sur la transformation des matières premières en matières ouvrées d'usage courant (aliments, tissus, papiers, bois, pierres, métaux).

Petites collections faites par les élèves, notamment au cours de promenades scolaires.

être ses disciples; on réédite ses ouvrages; on multiplie les études de son système et ses biographies; le sanctuaire de Zurich et le tombeau de Birr deviennent des lieux de pèlerinages; enfin on élève ici un monument d'airain destiné à rappeler à tous ce que fut sa longue et pénible carrière.

Mais pour se rendre compte de la portée de cette œuvre réformatrice, il faudrait se représenter ce qu'étaient l'éducation et l'instruction il y a un siècle ou un siècle et demi.

Peu de bâtiments d'école et ceux qui existent sont incommodes, insuffisants et malsains. Les maîtres d'écoles mal payés manquent eux-mêmes des connaissances qu'ils doivent enseigner à leurs élèves. Beaucoup, témoin Krüsi au début, ne savent rien et sont choisis parce qu'ils ont une grande chambre dans laquelle on peut entasser beaucoup d'enfants et, comme le disait notre ancienne formule, sous la seule condition d'être homme craignant Dieu et sachant bien chanter les psaumes. Pestalozzi dit lui-même : « Le malheureux maître d'école n'a pas la moindre idée de ce qu'un homme doit savoir pour se tirer d'affaire avec honneur dans le monde. Il ne sait pas même lire; quand il lit, il semble qu'on entend bêler un vieux mouton et plus il veut être édifiant, plus il bêle. Et quel ordre dans sa classe! La puanteur vous fait reculer quand on ouvre la porte. Il n'y pas une étable dans le village où les veaux et les poulains ne soient mieux soignés.

Quant à la méthode suivie, si tant est qu'on puisse qualifier de méthode les exercices abrutissants auxquels on se livrait à l'école, elle consistait surtout dans la répétition de mots et de phrases vides de sens pour les élèves et dans la récitation machinale du catéchisme d'Heidelberg.

Tel était l'état de nos écoles au siècle dernier.

Alors deux grandes voix se firent entendre : celle de Rousseau et celle de Pestalozzi.

Ces deux génies sont animés d'un égal désir de réforme dans le domaine de l'éducation[1]. Tous deux sont amoureux de la nature. Mais le premier s'arrête en chemin. Son Emile est fortuné et Jean-Jacques écrit cette sentence cruelle : « Le pauvre n'a pas besoin d'éducation; celle de son état est forcée; il n'en saurait avoir d'autre. »

Pestalozzi au contraire ne pense qu'au peuple, aux pauvres, aux déshérités; il frémit de colère contre l'homme qui avait dit : « L'amélioration du peuple n'est qu'un rêve! » Pour lui la cause de la misère matérielle du peuple, c'est sa misère morale et intellectuelle et c'est de celle-ci qu'il faut le tirer.

Pour cela il faut rompre avec l'instruction telle qu'elle est donnée; il faut sortir de cet enseignement « qui s'offre à ses yeux comme un marécage qu'il a parcouru en s'enfonçant résolument dans la boue où il ne s'est arrêté qu'après avoir reconnu les sources qui alimentaient ces eaux croupissantes, les obstacles qui s'opposaient à leur écoulement et après avoir noté les endroits où l'on pouvait peut-être établir des canaux de dérivation. »

L'enseignement de l'école lui apparaît « comme une grande maison

[1] Nous croyons inutile de faire observer que nous aurions plus d'une restriction à faire aux éloges que M. Ruffy accorde à l'auteur de l'*Emile*.

dont l'étage supérieur est décoré avec un goût exquis et consommé, mais ne loge qu'un petit nombre d'habitants. Celui du milieu en porte déjà un plus grand nombre; mais ils n'ont pas d'escaliers qui leur permettent de monter, comme des hommes, à l'étage supérieur et, s'ils viennent à manifester quelque envie d'y grimper à la façon des animaux, on leur coupe au préalable un bras ou une jambe pour les en empêcher. Au rez-de-chaussée habite un innombrable troupeau d'êtres humains, qui possèdent absolument le même droit que ceux d'en haut à la clarté du soleil et à la salubrité de l'atmosphère; cependant on ne se contente pas de les abandonner à eux-mêmes dans des bouges sans fenêtres, obscurs et repoussants : dès que l'un d'eux se risque à lever seulement la tête pour jeter un regard vers les splendeurs de l'étage supérieur, brutalement on lui crève les yeux. »

Mais comment s'y prendre pour rompre avec ce système et quel autre faut-il lui substituer?

C'est là ce qu'il cherche à Neuhof au péril même de l'éducation de son fils unique; c'est ce qu'il entrevoit à Stanz, qu'il expérimente à Berthoud et qu'il applique à Yverdon.

Il ne saurait être ici question, sur la place publique, de donner, d'esquisser même un aperçu du système.

Et pourtant comment résister au désir de vous en montrer et la simplicité et la beauté? Aussi, au risque de mettre votre patience à l'épreuve et connaissant l'inépuisable bonté du maître qui m'assure mon pardon pour le cas où je l'aurais mal compris, je hasarde quelques traits :

Au système du verbiage et des récitations incomprises, Pestalozzi substitue la marche du développement lent mais certain des impressions produites sur nos sens par les objets extérieurs et transformées par l'observation en connaissances reposant sur l'expérimentation. Mais pour cela il faut suivre une marche méthodique et ne laissant pas de lacune dans les connaissances qui doivent se succéder. Il faut, comme il le dit lui-même, que l'esprit s'élève naturellement des intuitions sensibles aux idées claires.

Mais que d'efforts pour arriver à ce but! et comment rompre avec l'ancienne pratique?

C'est dès la plus tendre enfance, au sein et sur les bras de sa mère, que l'enfant perçoit les premières intuitions, et de celles-là et de leur suite dépend son développement. Tout trouble, toute interruption dans le développement normal, par l'expérience des forces innées de l'individu met en péril la suite de son instruction. De là résulte l'insistance que Pestalozzi met à inculquer les éléments préliminaires de toutes connaissances et le but qu'il se propose, qui est bien plus de préparer l'individu à se servir de ses facultés que de les lui meubler de connaissances nombreuses.

Pour arriver à ce résultat, divers éléments sont nécessaires : c'est d'abord l'éducation par la mère qui est en même temps la base de l'instruction intellectuelle et de l'instruction morale de l'individu.

« Il faut que la mère prenne soin de son enfant, le nourrisse, lui donne la sécurité et le contentement : elle ne peut faire autrement, elle y est poussée par la puissance d'un instinct tout physique. Elle s'acquitte de cette tâche, pourvoit à ses besoins, éloigne de lui ce qui lui est désagréable, vient en aide à son impuissance et l'enfant est soigné, il est content : l'amour a germé dans son cœur.

« Un objet qu'il n'a jamais vu frappe ses regards, il est étonné, il a peur, il crie. Sa mère le presse plus fort sur son sein, l'amuse, le distrait. Ses cris s'arrêtent. Mais longtemps encore ses yeux restent humides. Il revoit le même objet; sa mère le reprend dans ses bras protecteurs et lui sourit de nouveau. Cette fois il ne crie plus, il répond au sourire de sa mère par un regard qui demeure limpide et serein : la confiance a germé dans son cœur.

« Au premier besoin de l'enfant, la mère court à son berceau. Elle est là quand il a faim, elle lui donne à boire quand il a soif. Il se tait lorsqu'il entend le bruit de ses pas, il tend les bras lorsqu'il la voit; ses yeux brillent fixés sur le sein maternel. Le voilà rassasié. Sa mère et le plaisir du besoin satisfait se confondent pour lui dans une seule et même pensée : il est reconnaissant.

« Bientôt ces germes d'amour, de confiance et de gratitude se développent. L'enfant connaît le pas de sa mère, il sourit à son ombre, il aime ce qui lui ressemble; un être qui ressemble à sa mère est pour lui un être bon. Il sourit à l'image de sa mère, il sourit à la figure humaine. Il aime celui qu'aime sa mère; celui à qui sa mère tend les bras, celui qu'elle embrasse, il lui tend les bras et il l'embrasse.

« L'amour des hommes, la fraternité a germé dans son cœur.

« La nature se montre inflexible pour les violences de l'enfant. Il frappe le bois, la pierre; la nature demeure impassible et l'enfant ne frappe plus ni le bois ni la pierre. A son tour sa mère est inexorable pour ses désirs immodérés. Il tempête et il crie. Elle reste inflexible. Alors il ne crie plus, il s'habitue à soumettre sa volonté à celle de sa mère : voilà les premiers germes de la patience, les premiers germes de l'obéissance.

« L'obéissance et l'amour, la confiance et la gratitude, réunis, éveillent chez l'enfant la première lueur de la conscience. Il commence à sentir, obscurément d'abord, qu'il n'est pas bien de se fâcher contre sa mère qui l'aime. Il commence à sentir vaguement que sa mère n'est pas au monde seulement et uniquement pour lui. Et, en même temps que ce premier sentiment, un autre encore commence à poindre : il sent que lui-même n'est pas au monde uniquemenl pour lui seul. C'est le germe, le premier et vague soupçon de l'idée de *devoir* et de *droit.* »

Tel est le commencement du développement de la personnalité qui doit naître des rapports naturels qui s'établissent entre la mère et son nourrisson.

Après l'éducation purement maternelle viendra l'éducation dans la maison, dans la chambre de la famille *in der Wohnstube;* elle sera l'œuvre commune du père et de la mère et comme cette instruction sera très simple elle s'alliera facilement à tous les travaux domestiques. Cette éducation devra cependant être systématique et partir de l'idée que toutes nos connaissances nous viennent de trois notions : le nom, la forme et le nombre.

Comment se nomme l'objet?

Quelle apparence a-t-il?

Combien en ai-je sous les yeux? Tout l'enseignement élémentaire est compris dans la solution de ces trois questions. Il faut donc tout d'abord :

1° Familiariser l'enfant aussitôt que possible avec tout l'ensemble des mots et des noms de tous les objets qui lui sont connus;

2° Lui enseigner à distinguer la forme de chaque objet, c'est-à-dire ses dimensions et ses proportions;

3° Lui enseigner à saisir chacun des objets qu'on lui donne à connaître comme une unité, c'est-à-dire comme séparés de ceux avec lesquels il paraît lié.

Plus tard, mais seulement plus tard, viendra l'éducation à l'école. Et cet enseignement scolaire doit être la suite normale et se rapprocher le plus possible de l'enseignement maternel et de celui de la chambre de la famille. Pas de contrainte! pas de férule! C'est par le cœur, c'est par l'amour, c'est la main dans la main et, comme ici, les yeux dans les yeux que le maître doit conduire ses éléves.

Mais cet enseignement doit tendre avant tout au développement harmonique des facultés de l'individu, il doit s'adresser à tous les germes qui sont en lui. Pour cela il ne sera pas limité à la lecture, à l'écriture et à l'arithmétique, mais il comprendra au contraire des éléments des sciences, des travaux manuels industriels ou agricoles, le chant et la gymnastique.

Quant aux livres à employer, Pestalozzi n'en connaît qu'un seul grand : la nature.

Tout le système paraît donc se résumer en ceci :

Le but de l'éducation est le développement harmonique de toutes les forces de l'enfant;

Le levier et le fil conducteur de ce développement, c'est l'amour;

Le moyen d'arriver à ce développement : l'étude de la nature.

Et maintenant d'où lui vient son génie pédagogique?

La réponse n'est pas douteuse. Il lui venait de son cœur.

C'est son grand cœur qui déjà dans la petite maison paternelle du Schwag-Horn, le faisait gémir avec ses amis Lavater, Füssli, Vogler et Muller sur le sort des paysans opprimés de Zurich et le pousse à se faire agriculteur à Neuhof pour tenter d'un système qui aurait donné l'indépendance aux agriculteurs.

C'est ce cœur généreux qui lui fait recueillir les enfants malheureux, déshérités, vagabonds, au moment où il a peine à se subvenir à lui-même et qui lui fait dire, oublieux de sa propre misère :

« J'ai vu dans une contrée pauvre la misère des enfants placés par les communes chez des paysans; j'ai vu la dureté écrasante de l'égoïsme, en passant sur ces enfants, les laisser presque tous sans courage et sans activité, je pourrais dire perdus de corps et d'âme : je les ai vu grandir sans acquérir aucun des sentiments, aucune des forces nécessaires à eux-mêmes et à la patrie, » et qui lui fait proposer le remède alors qu'il dit : « C'est un fait d'expérience pour moi que de l'abjection d'une profonde misère, ils s'élèvent très vite à des sentiments d'humanité, de confiance et de bienveillance; que l'affection qu'on témoigne aux hommes les plus dégradés élève leur âme, et que les yeux de l'enfant abandonné à une profonde misère brillent d'une surprise pleine de sentiments, lorsqu'après de dures années il voit une main douce et amicale qui s'offre à lui pour le guider. C'est mon expérience qu'un pareil sentiment éprouvé par le cœur d'un enfant profondément misérable peut avoir les conséquences les plus importantes pour son développement et pour sa moralité. »

C'est un cœur débordant de charité qui l'emporte sur la réflexion alors qu'il s'agit d'aller recueillir les orphelins de Stanz.

Ils sont là sans parents, sans abris, sans pain. Qui donc les secourra?

Tu n'écoutes que le cri de ton cœur : C'est moi, c'est Pestalozzi.

Mais malheureux ne vois-tu pas que tu cours à l'abîme ?

Représentant d'un pouvoir abhorré, tu t'en vas seul au milieu d'un peuple soulevé contre toi; hérétique, tu crois apaiser une population fanatisée.

Que t'importe! Tu penses que les secours que tu apportes te feront pardonner ton origine et que la charité est au-dessus de toutes les confessions.

Erreur généreuse, mais erreur, hélas, ainsi que te le montrent bientôt les hostilités sourdes que tu rencontres, les luttes même que tu as à soutenir.

De ton couvent délabré de Stanz et pendant les persécutions auxquelles tu étais en butte, tu n'as sans doute jamais pensé en ton âme simple, en jetant un coup d'œil sur l'opulente demeure où avait habité jadis le héros Winkelried à mettre en parallèle son sacrifice et le tien et tu ne t'es jamais demandé si la renonciation subite à soi-même sur le champ de bataille n'était pas plus facile que celle de chaque jour, de chaque heure, comme tu la pratiquais.

Ce que ton âme candide ne te disait pas, celle de tout voyageur dans l'Unterwald le lui crie et le bronze d'Yverdon est bien le pendant nécessaire du marbre de Stanz.

Mais tu avais déjà trouvé là bas ta récompense; dans l'amour d'abord des enfants dont tu prenais soin.

Puis, tu avais abandonné, pour courir au secours des malheureux, la situation que tu désirais depuis longtemps et qui venait de t'être assurée par la création d'une école normale destinée à fournir des instituteurs pour la campagne. En retour de ce sacrifice, la nature à Stanz te révéla ses plus précieux secrets, ce fut là que, pendant que tu donnais tout ton cœur aux déshérités, tes yeux s'ouvrirent aux vérités pédagogiques que tu développas plus tard et ce n'est pas sans raison que ton vénéré disciple et biographe d'Yverdon a pu dire : « C'est de la folie de Stanz qu'est sortie l'école primaire du XIXe siècle qui a déjà donné tant de prospérité et de force aux peuples qui ont su en profiter. »

Mais j'abrège. Si la santé de notre grand éducateur avait été profondément atteinte à Stanz, il n'en était pas de même de son esprit de sacrifice.

A peine rétabli par son séjour au Gurnigel, il redevient le plus humble maître d'une classe infime d'école primaire à Berthoud. Puis, grâce aux efforts de Stapfer, installé dans l'antique château, il s'empresse d'y recueillir les enfants délaissés d'Appenzell.

Ici même, dans ces murs où il entrevit un moment la gloire, où les grands le visitèrent, sa pensée ne s'éloigna pas des petits, et le seul jour de sa vie où la fortune lui sourit véritablement il décide de ne point accepter ses faveurs ni pour lui-même ni pour son petit-fils. Il fonde là-bas l'école des pauvres de Clendy.

Enfin lorsque délaissé, harrassé et pauvre, il retourne à Neuhof, c'est encore aux indigents qu'il songe et c'est à leur éducation qu'il consacre ses dernières forces.

L'amour de son prochain fut donc le fil conducteur qui le dirigea dans son œuvre pédagogique; c'est aussi ce sentiment qui lui dictait sa conduite alors qu'il revendiquait par tous les moyens nécessaires pour arriver au développement suffisant de leurs forces comme un droit sacré, civil et social, et lorsqu'il réclamait une meilleure répar-

tition des charges publiques qui mit en harmonie les contributions des citoyens avec leurs propres jouissances.

Après sa bonté, le caractère qui domine chez lui c'est la persévérance. Dès le moment où il a découvert que la misère du peuple lui vient de son manque d'éducation, sa voie est tracée et rien ne saurait l'en faire dévier. Ni les échecs de Neuhof et de Stanz, ni les difficultés imprévues de Berthoud, ni la décadence de l'Institut d'Yverdon après sa période glorieuse, n'ont ébranlé sa conviction, refroidi son ardeur ou amoindri son espoir. Chez lui l'alpha et l'oméga sont pareils et sur le déclin de sa carrière nous le retrouvons à Neuhof animé du même sentiment qu'il y nourrissait au début : Tout pour l'éducation du pauvre.

Et maintenant ce monument élevé sur la place publique en témoignage de notre admiration et de notre reconnaissance, ne doit être qu'une faible représentation de ce que nous ressentons dans nos cœurs, et pour le bien montrer, cherchons à conformer nos actes, notre vie aux directions de ce grand ami de l'humanité.

Vous, enfants qu'il a tant aimés, souvenez-vous que si aujourd'hui vous êtes traités avec douceur, avec amour dans vos écoles, c'est en bonne partie au papa Pestalozzi que vous le devez. Lorsque vos maîtres vous parlent avec bonté, témoignez-leur un peu de cet amour qu'il avait tant de bonheur à rencontrer chez les déshérités qu'il recueillait et votre grand ami sera content.

Mères de familles, je ne vous dirai pas qu'il vous ait appris à aimer vos enfants. Toutes les mères aiment leurs enfants. Mais en vous enseignant comment il faut les élever, il vous a appris à les aimer mieux. Jean-Jacques Rousseau vous disait : Allaitez-les ; Pestalozzi vous dit : Eduquez-les, instruisez-les ! — Prêtez l'oreille à sa voix.

Quant à vous, pères de famille, c'est votre égoïsme que ses enseignements doivent faire taire. Souvenez-vous que l'enfance est l'âge de l'éducation et de l'instruction, que tout doit leur céder le pas et que les sacrifices que vous faites pour arriver au développement complet et harmonique des facultés de vos enfants vous seront rendus au centuple.

Enfin, nous tous qui sommes ici, en contemplant cette figure si pleine de bonté et de confiance, en écoutant cette voix du cœur, promettons de suivre les enseignements qu'elles nous donnent, car elles nous disent : Aimez-vous les uns les autres et ayez foi dans l'avenir !

EXAMENS DES RECRUES

Le département militaire fédéral a désigné les officiers chargés du recrutement qui aura lieu cet automne : Ire division : M. le colonel-brigadier de Cocatrix, à Saint-Maurice; remplaçant : M. le colonel David, à Correvon. — IIme division : M. le colonel Sacc, à Colombier; remplaçant : M. le colonel brigadier de Techtermann à Fribourg. — Experts pédagogiques. Ire division : Genève : M. Scherf, professeur à Neuchâtel; Valais : M. Reitzel, professeur,